

Les déclics de

C'est l'image la plus connue, la plus reproduite, la plus vendue depuis l'invention de la photographie. Le portrait hiératique de Che Guevara, béret étoilé et crierie rebelle, le regard fier d'avant les désillusions, prêt à embrasser le monde, a été imprimé à des millions d'exemplaires. La petite histoire de cette photo, aussi, commence à être connue : le photographe Alberto Korda, qui avait cédé ses droits pour une bouchée de pain, n'a pas touché un peso sur ce commerce faramineux. Trente ans plus tard, il vient de faire appel à un avocat pour défendre ses droits. Arte rend hommage à Korda en ouvrant par son Che sa série de prestige *Les cent photos du siècle*. Six minutes pour raconter une image, faire parler son auteur, retrouver des personnages immortalisés sur le cliché et resituer la photo dans son époque, à l'aide d'archives filmées. Six minutes, une fois par semaine, jusqu'en l'an 2000.

Avec cette image du Che, le ton de la série est donné. Capa, l'agence d'Hervé Chabalier, qui est maître d'œuvre de cette saga au budget impressionnant de 15 millions de francs, est allée vers le plus connu, le plus évident, mais pas le plus facile. Car, pour chacune de ces icônes, l'objectif était de raconter l'histoire de la photo, ses coulisses, le parfum d'une époque. Depuis l'été dernier, cinquante photos ont été mises en boîte, nécessitant le travail de trois enquêtrices chargées de réaliser de véritables petites filatures policières à la recherche des anonymes fixés sur ces clichés célèbres.

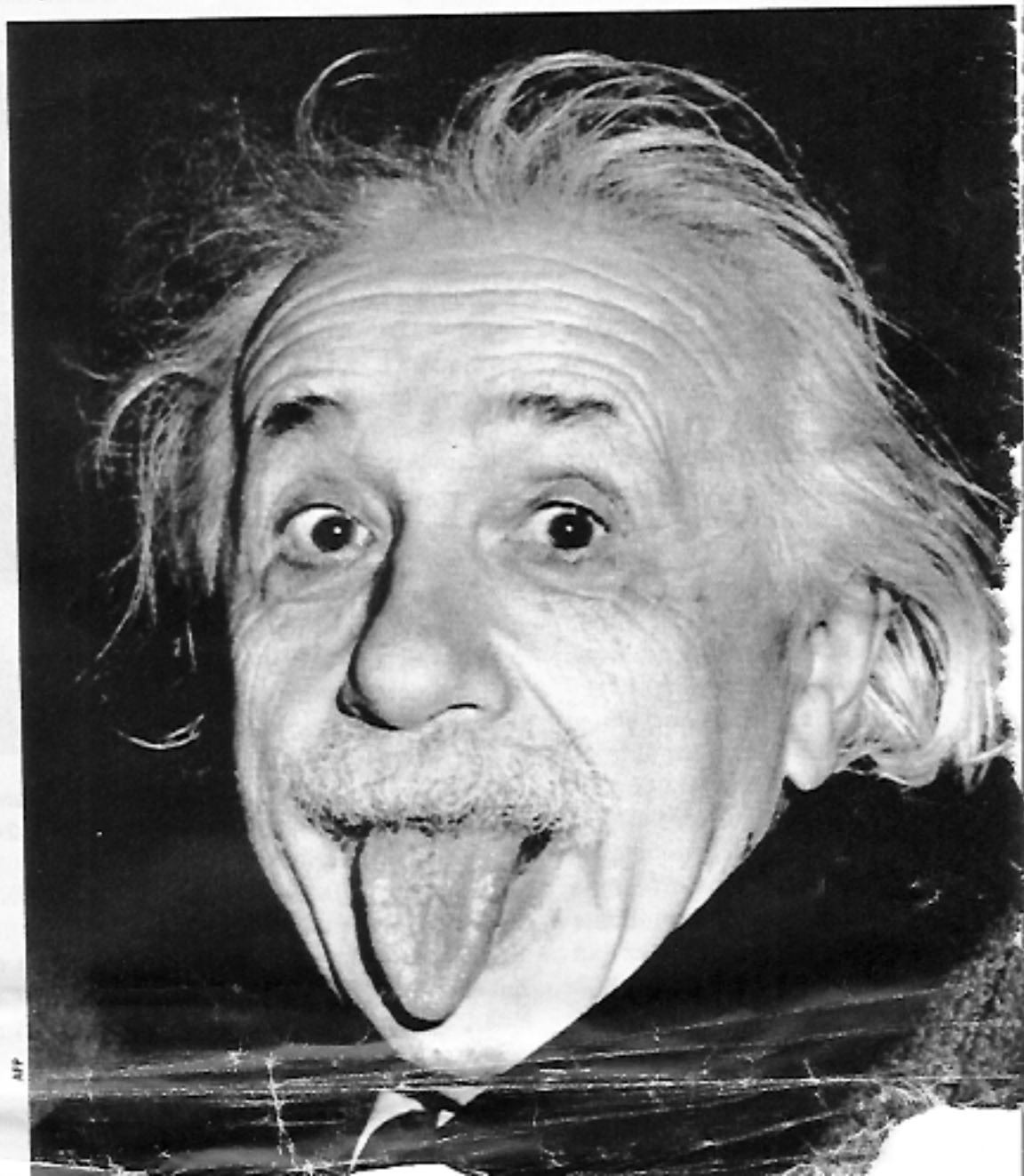
Le drapeau rouge flottant sur le Reichstag. *L'Exodus*, en 1947, croulant sous ses grappes humaines d'émigrants juifs. La jeune Américaine manifestant contre la guerre du Vietnam, une fleur à la main, face aux baïonnettes. Neil Armstrong et son premier pas sur la Lune. Le sourire narquois de Cohn-Bendit sous le menton d'un CRS casqué... Est-ce l'effet de répétition, puisqu'on a vu cent fois ces photos, mais elles ont un pouvoir d'évocation subliminal. Parfois énervantes, parce que trop évidentes, ces photos stars ont décollé de la réalité aussi sûrement qu'une vedette s'éloigne du commun des mortels. Gorgées de symbole, elles se sont identifiées à un cri, une révolte, une détresse, une idée, un sentiment.

Le jour où Marie-Monique Robin, l'auteur de nombreux documentaires sur l'Amérique latine (1), proposa de faire parler ces photos célèbres, elle n'imaginait pas la difficulté à mettre en œuvre ce projet pourtant si simple (2). Elle a dû compter avec la défection d'un certain nombre de photogra-

phes, de témoins. Organiser les tournages au bout du monde, et penser - c'était un minimum ! - aux droits d'auteur des photographes. Sur une enveloppe de 150 000 francs par numéro, 35 000 à 40 000 francs en moyenne sont consacrés aux droits photos et aux archives filmées.

Les puristes de l'image fixe diront qu'une photo n'a pas besoin de ce genre d'hommage. Pas besoin de commentaire, et encore moins d'anecdotes racontant la façon dont elle a été prise. A-t-on besoin qu'un artiste nous raconte dans quelles conditions, quel jour, avec quel matériel il a peint sa toile ? L'objection n'est pas valide quand il s'agit de photoreporters, avant tout journalistes, témoins condamnés à être au plus près de l'événement. A ce titre, le travail d'explication, de remise en mouvement des images fixes réussi par Capa est exemplaire. Parce qu'il nous fait réfléchir à la manipulation des images, à l'extraordinaire hasard qui préside souvent à leur naissance, parce qu'il nous replonge dans ce siècle en ouvrant la boîte de Pandore des petites histoires, qui expliquent

Albert Einstein.
Après une enquête poussée, l'agence Capa a découvert qu'Albert Sass, petit localier auteur de la photo, était mort.



clichés qui ont secoué le monde. Une riche idée de Marie-Monique Robin.

L'Histoire

souvent la grande, *Les cent photos du siècle* est un formidable feuilleton. L'agence Capa, la bien nommée (clin d'œil au grand photoreporter de la guerre d'Espagne, Robert Capa), est d'ailleurs déjà récompensée de ses efforts. Du Japon à la Finlande, en passant par Hongkong, de la Suède à l'Autriche, une dizaine de télévisions ont déjà acheté les cinquante premiers épisodes.

Rencontre avec Marie-Monique Robin, l'initiatrice et la rédactrice en chef de la série.

TELERAMA : Vous titrez cette série, de façon un peu péremptoire, « Les » cent photos du siècle, alors que votre choix est éminemment subjectif. Quels ont été vos critères de sélection ?

MARIE-MONIQUE ROBIN : En premier lieu, la notoriété de la photo. Ensuite : est-ce qu'elle représente un événement historique important ? Est-ce un document rare, unique, sur l'événement en question ? Quelle est sa place dans les livres d'histoire ? C'est toute la difficulté pour la période récente. Je manque de recul. Je n'ai pas encore fait

mon choix sur la Bosnie ou le Rwanda. Reste, enfin, la faisabilité du tournage : est-ce que je peux retrouver le photographe ? Y a-t-il une anecdote autour de cette photo ? Si je ne réunis pas au moins trois de ces critères, je ne retiens pas la photo. Mais je ne prétends pas à l'exhaustivité. Le risque, bien sûr, c'est de passer à côté d'un grand photographe ou d'oublier un événement important.

TRA : Comment réagissent les photographes ? Collaborent-ils tous activement à votre projet ?

M.-M.R. : La plupart sont flattés d'avoir été choisis. Mais il est difficile d'obtenir le témoignage de certains grands de la profession qui, depuis toujours, refusent obstinément de parler de leurs photos : c'est le cas d'Henri Cartier-Bresson, que je cherche désespérément à convaincre. D'autres, à l'inverse, m'appellent presque toutes les semaines pour figurer dans la série !

TRA : Et les personnes immortalisées par ces photos, comment vivent-elles cette célébrité ? ▶

1967. Une manif près du Pentagone. Son slogan : « Rendez-nous nos GI's ! » La photo, signée Marc Riboud, fera beaucoup contre la guerre du Vietnam.



► **M.-M.R.** : Parfois, très mal. Certaines sont fières d'être connues tout en se sentant dépossédées d'une partie de leur vie. Je pense à cette photo de Dorothea Lange montrant cette femme et ses deux enfants blottis contre elle qui a symbolisé la Grande Dépression américaine des années 30. Cette pauvre femme qui n'en pouvait plus d'incarner toute la misère de l'Amérique a même fait un procès à la photographe pour tenter d'arrêter la diffusion de cette image. Bien sûr, elle a perdu. Cette photo a été reprise de plus belle. Les Black



1960. Eve Arnold surprend Marilyn, solitaire, sur le tournage des Désaxés.

Panthers l'ont même trafiquée en noircissant le visage et en lui frisant les cheveux, pour récupérer ce symbole à leur profit ! Les enfants ont aujourd'hui près de 70 ans... et ils sont toujours pauvres. Quand leur mère est tombée malade (elle est morte il y a quelques années), ils ont ressorti la photo dans la presse pour lancer un appel aux dons.

Parfois, vous avez des surprises d'un autre genre : l'ancien cosmonaute Aldrin, très professionnel, vous faxe son accord pour parler de la photo d'Armstrong posant le pied sur la Lune... et vous envoie ses tarifs : 1 000 dollars pour deux heures d'interview ! D'autres fois, ce sont avec les descendants que nous avons des ennuis : les enfants de Martin Luther King ont été particulièrement odieux. Ils font tout payer... Les images filmées du fameux « I have a dream » coûtent très cher !

TRA : Les photographes sont-ils curieux de retrouver, dix ou vingt ans après, leurs personnages ?

M.-M.R. : En général, ils vous disent que oui, mais j'ai compris qu'ils s'en moquent complètement. Prétendre le contraire, c'est de la démagogie. Seul Raymond Depardon a eu l'honnêteté

de dire, devant la caméra, qu'il n'avait pas envie de les rencontrer. Nos destins se croisent à un moment donné, explique-t-il, mais c'est tout.

TRA : Ces images montrent, en général, la face la plus noire du monde. C'est la mémoire des drames, des guerres, des catastrophes ?

M.-M.R. : Il y a effectivement beaucoup d'images de conflits ou d'événements dramatiques. C'est un parti pris. Une façon, aussi, de rendre hommage au photojournalisme, qui est né dans les

années 30 avec la guerre d'Espagne, grâce à de grands messieurs comme Robert Capa. Vous pourrez m'objecter, aussi, que j'ai retenu peu de femmes photographes, moins d'une dizaine. Elles sont effectivement peu nombreuses dans le club. J'étais contente, pour cette raison, de prendre une image d'Eve Arnold, qui a photographié Marilyn Monroe. Elle explique très bien la relation de séduction incroyable de Marilyn avec l'objectif. La photo, c'était son instrument, son jouet. Elle aimait beaucoup moins la caméra.

TRA : La notoriété de ces photos est-elle véritablement universelle, ou bien cédon-nous à une forme de tropisme occidental qui nous fait d'emblée retenir certains événements et pas d'autres, certaines images du siècle ?

M.-M.R. : Vous avez raison. C'est le reproche que je ferais à cette sélection. C'est un regard occidental sur le monde. Celui qui tient l'appareil, les agences qui distribuent les photos, détiennent un pouvoir formidable et façonnent, d'une certaine manière, notre mémoire collective. Montrez ces photos, qui nous paraissent très célèbres, en Asie ou en Afrique, et vous verrez qu'elles ne sont

pas connues là-bas. Les gens vous citeront d'autres images, évidentes pour eux, parce qu'ils les ont vues dans leurs livres d'histoire à eux. C'est pour cette raison que j'aimerais inclure dans la série la photo d'Afrique la plus célèbre, choisie par les Africains. Et ainsi de suite, pour chaque continent.

TRA : Chacun des films est le résultat d'une investigation, parfois d'une véritable enquête policière, pour retrouver acteurs ou témoins d'une photo. Quelles difficultés avez-vous rencontrées ?

M.-M.R. : Quand on a épuisé tous les recours normaux (contacts, confrères étrangers, recherche dans les annuaires...), on passe des annonces dans les journaux pour retrouver les anonymes figurant sur ces photos. Quand ça marche, c'est un bonheur formidable. L'autre jour, j'ai reçu le coup de fil d'un Allemand, téléphonant de Bavière. C'est ce jeune homme qu'on voit, à califourchon sur le mur de Berlin, sur une photo de Raymond Depardon.

Mon équipe a mené certaines enquêtes pendant des semaines. La fameuse image d'Einstein tirant la langue, par exemple, nous a posé problème. L'agence AP, qui en avait les droits, n'avait plus aucun contact avec le photographe. La photo est signée d'un cer-



1950. Ce cliché améliora l'image des Rosenberg... exécutés en 53 (anonyme).

tain Albert Sass, un petit localier d'un journal américain. Impossible de le retrouver. On a fait tout l'annuaire des Etats-Unis, pour apprendre, finalement, qu'il était mort.

Sur la dernière photo d'Allende vivant plane aussi un mystère. On a tout essayé, personne ne veut nous aider... On le voit sortir du palais de la Moneda, un casque sur la tête. Quel est l'auteur de cette photo ? Je n'arrive pas à le



1945, le drapeau rouge flotte sur Berlin. Evgueni Khaldei l'a fabriqué lui-même, a fait poser deux « héros » : photo truquée !

savoir. C'est un journal américain, le *New York Times*, qui en possède les droits. L'une des femmes qui a assisté à la scène – en fait, l'ancienne maîtresse d'Allende – refuse de collaborer. Récemment, j'ai reçu un fax m'affirmant que cette photo célèbre n'est pas la dernière image d'Allende, contrairement à ce que tout le monde écrit. Elle aurait été prise lors d'une première tentative de coup d'Etat. L'énigme reste entière.

Quant au Chinois de la place Tian'anmen qui défie les chars, nous avons retrouvé sa trace grâce à des organisations internationales qui l'ont pris en charge dès qu'il a pu quitter le pays.

TRA : *Avez-vous découvert certains secrets de fabrication, comme on découvre des secrets de famille ?*

M.-M.R. : Oui, quelquefois, ce sont les légendes qui sont fausses... J'ai découvert que la célèbre photo, anonyme, du ghetto de Varsovie, datant de 1943, cette image mille fois reprise du petit enfant à la casquette levant les mains... n'a pas été prise dans le ghetto, contrairement à ce que l'on affirme. Elle a été prise apparemment à côté, dans le quartier dit « aryen » de Varsovie. En 1943,

m'ont assuré des témoins, les gosses du ghetto étaient squelettiques. Le même, au premier plan, n'aurait pas pu avoir cette physionomie-là. D'ailleurs, il ne porte pas non plus l'étoile jaune, obligatoire dans le ghetto.

TRA : *En revanche, on sait bien que certaines photos très célèbres ont été truquées, comme celle du drapeau rouge flottant sur Berlin, en 1945...*

M.-M.R. : Oui, Evgueni Khaldei, l'auteur de cette photo – il est mort il y a quelques mois seulement –, raconte comment il avait confectionné ce drapeau soviétique dans une nappe de restaurant. Et comment il avait recruté deux officiers pour faire office de « héros ». Plus tard, il retouchera la photo pour effacer l'une des deux montres qui figuraient au bras d'un soldat... Pas question de laisser croire que les héros de l'Armée rouge se servaient au passage et ramassaient leur butin de guerre.

TRA : *Les photographes, souvent, reconnaissent avoir très peu de pouvoir. Pourtant, certaines de ces photos ont été de véritables détonateurs. Elles ont fait parfois basculer l'opinion.*

M.-M.R. : C'est évident. On sait bien

que la photo de Kim Phuc, cette jeune Vietnamienne courant nue sur la route après avoir été brûlée au napalm, a eu un impact considérable sur le public américain. En 1950, en plein maccartisme, quand les époux Rosenberg victimes de la chasse aux sorcières sont saisis, par un photographe anonyme, en train de s'embrasser dans leur fourgon cellulaire, une partie de l'opinion américaine bascule. Et les trouve moins effrayants que ces ennemis de la nation décrits par la propagande. Cela tient, quelquefois, à très peu de choses.

Malgré la télévision, les images qui s'impriment le plus fortement dans notre mémoire sont, encore aujourd'hui, des images fixes. J'en suis intimement persuadée... La photo a ce pouvoir inaliénable, et c'est une réalisatrice, une femme de télévision, qui vous l'affirme ! ●

Propos recueillis par
Thierry Leclère

(1) *Voleur d'yeux*, documentaire de Marie-Monique Robin sur les trafics d'organes en Colombie, déclencha une polémique (TRA 2385). Il lui valut le prix Albert-Londres. Qui lui fut retiré puis finalement rendu.
(2) Annick Cojean, reporter au *Monde*, a tenté l'an dernier l'expérience avec certaines de ces photos. Joli résultat, textes fort bien écrits. Mais elle oubliait les photographes et ne rendait pas assez hommage à leur talent. *Retours sur images*, d'Annick Cojean. Éd. Grasset/Le Monde.